

Au-delà du réel

Quand la littérature observe l'univers des boulots précaires, elle fait de son sujet le matériau même de l'écriture. La preuve par Yves Pagès.

L'excellent titre du livre d'Yves Pagès, *Petites natures mortes au travail*, illustre à merveille le point de vue de l'auteur : un mélange de provocation et d'ironie, un point de vue décalé et d'une certaine manière un exercice de style. Après l'avoir délaissé au profit d'un genre comme le polar, la littérature dite blanche semble depuis quelques années vouloir reconquérir un monde qui est une part essentielle de la vie de chacun, le monde du travail. Face à la déferlante libérale, la littérature ose enfin opposer son regard critique sans pour autant se perdre dans un simple discours de dénonciation. C'est ce que fait ici Yves Pagès avec de courts récits où se mêlent l'imaginaire et le vécu, la fiction et le documentaire. Comme l'indique le titre d'un de ses textes, *Il était une fois l'aliénation*, il ne s'agit effectivement que de cela. D'emplois précaires en contrats éphémères, les êtres sont réduits et enfermés, ils enfilent une seconde peau qu'ils finissent par accepter comme étant la leur : «*Quatre fois par semaine, il garde l'entrée d'un dancing, aux abords d'une sortie d'autoroute. Derrière la porte blindée, sa silhouette mal dégrossie arbore les vertus d'une pesanteur dissuasive. Il faut être plein de sa propre inertie pour jouer au videur. Sobre aussi, pour conserver huit heures d'affilée l'aplomb énigmatique d'un monstre froid. Et presque invertébré à mesure qu'on développe en soi des dons d'immobilité propres aux mollusques, aux arachnides et aux tiques de chien*». Autre exemple, celui de José, dont le travail consiste à être déguisé en Pluto dans un fameux parc de Marne-la-Vallée : «*Maintenant que les camps de travail sont ouverts au public, les comédiens domestiques doivent suer sous leur seconde peau et se taire jusqu'à faire disparaître en eux la trace obscène du labeur. L'attraction moderne a sa loi : si tu veux abolir le prolétariat, donne-le en spectacle*». À travers ces portraits, Yves Pagès observe avec un apparent point de vue d'ethnologue l'univers des petits boulots mais -c'est en quoi le livre se distingue d'un discours de dénonciation- ce monde est un prétexte pour l'écriture ou plus exactement un matériau hautement sensible qui une fois "importé" en littérature va générer une autre réalité. Sans revenir encore une fois sur les titres (quasiment tous des jeux de mots dans le bon sens du terme), on peut s'arrêter sur le texte d'introduction qui est une liste délirante de ces sous-emplois parmi lesquels l'auteur va piocher quelques portraits : «*(...) chômeurs déguisés dans Germinal,*

mitrons enfarinés dès minuit, bac+9 sans emploi avouable, buralistes mobiles en stock d'opiacés, nègres pour littérateurs mal inspirés, agents de duplication vidéo, plagistes pour aoûtiens solarisés, aides-soignantes à domicile non-fixe, vacataire sans facultés particulières, goals volants jamais titularisés (...)». Yves Pagès trouve ainsi le difficile équilibre entre la part de l'écriture, qui a sa liberté propre, et la part d'un sujet social délicat à manier. L'espace de jeu du langage et l'imagination ne laissent jamais oublier que ce dont on parle ici est finalement tragique. Et de ressentir cette profonde tristesse devant tant de gâchis, comme l'auteur, dans une rame de métro, reconnaissant le mendiant qui vient de débiter sa biographie sur un ton monocorde : «*Emmanuel, gratteur précoce de guitare, branlotin vantard, fils unique de sa grand-mère, perdu de vue au détour d'une fatale réorientation professionnelle*».

Christophe Dabitch

Petites Natures mortes au travail
Yves Pagès
Verticales
123 pages, 85 FF

Daniel
Picouly



Aller au chagrin

JE VAIS AU CHAGRIN ! C'est la plus belle expression que je connaisse pour dire qu'on va au travail. La plus juste. Comme souvent l'argot seul sait en tourner. Quatre mots bien plantés. Aujourd'hui, on ne les utilise plus. C'est dommage. Peut-être parce qu'il n'y a plus assez de l'un et trop de l'autre.

On pense à cette phrase en lisant le livre d'Yves Pagès *Petites natures mortes au travail*. 23 superbes récits courts dont le chagrin est la matière. La matière première. La matière souffrante. Aussitôt il nous revient des souvenirs cuistres de dictionnaire. Travail : du latin populaire *trepalium*, instrument de torture. Appareil formé de quatre piliers en bois, entre lesquels on maintenait les grands animaux domestiques pour les ferrer. Sauf qu'ici c'est une femme ou un homme qu'on y maintient. Très vite, cette image se superpose avec le logo d'une grande entreprise de travail temporaire : l'homme aux proportions idéales de Léonard de Vinci. Dans son cercle il devient soudain un grand animal domestique écartelé prêt à être roué. Ho ! Du calme. Pas d'emballement. Même si c'est Yves Pagès qui nous y engage. Car un des ressorts de la mécanique de son texte est le rapprochement. Le rapprochement-décalage. Equivalent du cadrage-débordement au rugby. Pour exemple, prenons le jeu des acceptions : choisissez un mot simple et descendez dans les profondeurs de ses définitions. Vertige assuré. Une notule, d'entrée, donne le ton. « Débauchée : 4 Tech. Personne licenciée. (Voir syn. Infidèle, libertine, chômeuse.). » Ne reste plus qu'à filer la métaphore.

L'auteur enchaîne avec, en manière de préface, une sorte de catalogue des métiers introuvables, mais qu'on a l'impression d'avoir déjà rencontrés. Ça va de « bac + 9 sans emploi avouable » à « liftier d'ascenseur social » en passant par « juriste en fin de droits ». Cet inventaire d'apparence loufoque brosse un tableau des métiers d'aujourd'hui plus éclairant que bien des nomenclatures de l'Insee. On en craint de rencontrer le véritable intitulé de sa propre situation.

Même si on se sent loin des enseignants à distance « maniaco-dépressifs » de « Poste restante » qui « ... sont venus fuir ici le pire foyer pathogène qui soit en milieu scolaire : les élèves ». Mais on se reconnaît un peu, là, assis sur la banquette « des camelots du moi », quand un homme entre dans la rame pour mendier. On se demande pourquoi on n'a pas

inavouable qui conduit les usagers du métro à reconnaître dans ces one-man-show pitoyables un rite qu'ils ont eux-mêmes pratiqué » : l'entretien d'embauche.

Toujours ces rapprochements électriques. Et cette acuité qui fait de ce texte une revendication involontaire au droit à la paresse. Pas dans le refus du travail, mais dans sa façon de nous laisser penser, l'index en marque-page et l'esprit au hamac. Souvent, on interrompt, songeur, sa lecture devant une observation qu'on se reproche aussitôt de ne pas avoir faite avant. On rage de pas savoir de quoi est constituée cette clairvoyance. Une analyse politique ? Le manifeste affleure parfois comme dans « Fin de carrière ». Mais si superbement éclairé quand l'auteur parle des mineurs de charbon qui défilent. « On aurait dit des blocs irradiant d'obscurité en plein jour. » Alors, cette clairvoyance ? Peut-être simplement une énorme sympathie de l'auteur pour ceux dont il parle. Pour leur souffrance, leur couleur, leur Méthadone, leurs cauchemars et leur rêve de trithérapie. « Désormais, faute de prise en charge, il traite son sida à l'aspirine effervescente. »

Ce livre est aussi celui d'un fabuliste qui mêle hommes, taupes, dauphin et poulets en batterie, mais nous laisse tirer notre propre morale. Une morale qui, comme le slogan de « Brigade d'intervention », finirait par vivre toute seule.

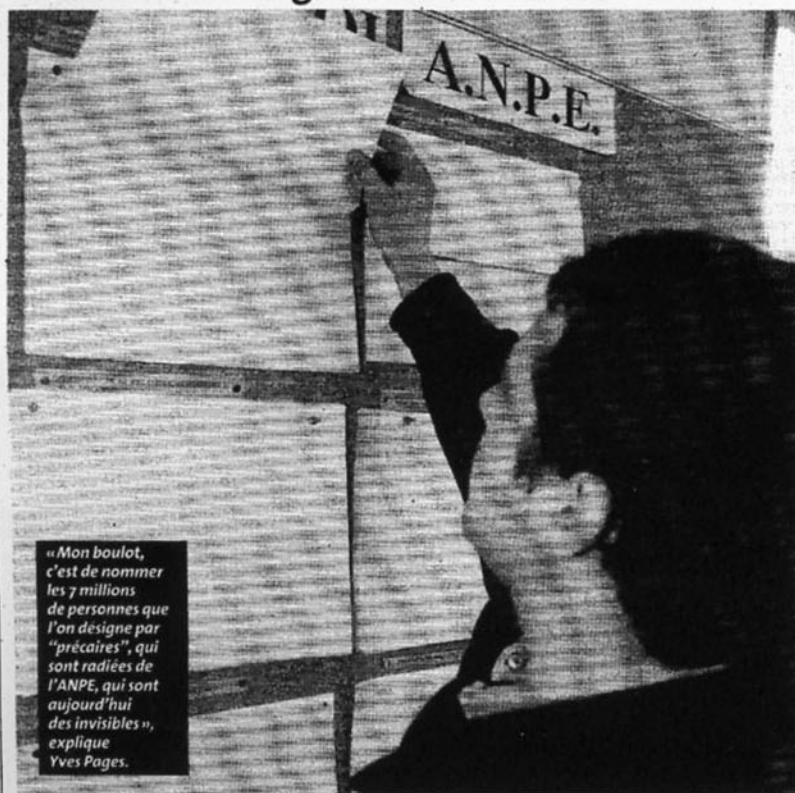
Dans *Petites natures mortes au travail*, il y a tant, mais surtout un très beau jeu avec les mots. Les mots isolés. Abandonnés. Dépeçés jusqu'à la lettre. Le taylorisme dans la phrase. « Il lui faudra taper, à la virgule près, 428 fois ton nom l-i-b-e-r-t-é, pour empocher un franc symbolique. » Ce sont ces mots écartelés qui racontent la vie comme un CDD. Même si la phrase de Yves Pagès est à flux tendu. Jusque dans les graffitis de latrines ou « aspirants policiers et cancre suspects » se fondent dans la même dysorthographe réjouissante.

Oh ! j'allais oublier Sonia « l'échantillonneuse » bidonnante qui répondra enfin à votre question : mais comment se fait-il que je n'aie jamais été sondé et qu'on connaît mon avis sur tout ? J'oublie bien d'autres merveilles de ce livre. Comme cette Alice au pays des codes-barre. Mais je suis certain que vous les trouverez. Et quand vous aurez lu et relu ces petites natures mortes, vous partirez au chagrin en pensant autrement à celui des autres.

Petites natures mortes au travail, d'Yves Pagès, Verticales,

NOMMER LES INVISIBLES

Petites Natures mortes au travail, le dernier livre d'Yves Pages est une plongée au cœur de la société des hommes en vingt-trois récits acérés. Interview.



« Mon boulot, c'est de nommer les 7 millions de personnes que l'on désigne par "précaires", qui sont radiées de l'ANPE, qui sont aujourd'hui des invisibles », explique Yves Pages.

Yves Pages est un jeune homme intransigent. Yves Pages est aussi un écrivain. L'alliance de ces deux qualités impose une écriture taillée au bleu de l'acier qui sans cesse se heurte au monde. Ses mots ont la puissance des balles dum-dum et, loin de tout réalisme mièvre, l'auteur pulvérise les travers de notre quotidien. Ses héros sont des personnages de fiction, de ceux qui jamais n'accèdent justement aux fictions, l'ombre est leur univers et le néant leur reflet. L'écrivain braque ici le halo de sa plume sur les hommes et les femmes qu'un certain ordre social préfère napper d'invisible. Interview avec tasses de café fort.

D'où vient ce livre ?

Yves Pages. C'est un ouvrage qui a mûri longuement. Le texte sur Pluto est né le premier. J'avais envie de jouer la carte de la série. Je n'avais pas envie d'un recueil de nouvelles, mais plutôt le désir d'une sorte d'exposition de plusieurs tableaux. Ensuite la mémoire, l'émotion, etc. tissaient une trame. Et, à chaque fois, il s'agissait d'un travail sur une personne et

pas du tout l'idée d'un thème décliné. Aussi au cœur de l'ouvrage résonne la volonté de venger des gens par la fiction. Aucune gratuité, les racines de ces « morceaux de vie » plongent dans le réel, même si la fiction me donne le droit de travestir. Je n'aime pas le naturalisme. Je déteste les essais de sociologie... Et puis écrire, je sais faire, donc je pouvais tenter cet écho d'un réel, mais c'est un écho où se mêlent l'imagination, l'intuition politique et la politique. Alors, après, pour savoir comment ça fonctionne ? Je ne le sais pas, et surtout je ne veux pas le savoir, car, bien sûr, c'est cette torsion autour de l'imaginaire qui reste passionnante.

Qu'est-ce qui justifie vos choix ? Pourquoi telle situation développée plus qu'une autre ?

Yves Pages. La nouvelle sur la figurante, par exemple, est tirée d'une situation réelle, mais je me la suis appropriée et j'en ai refait quelque chose. Chaque cas passe au filtre de l'écriture, c'est essentiel, alors l'effet naît de cela aussi, mais encore une fois je ne contrôle pas tout. Même chose avec le texte sur cette femme

le soir de la finale de la Coupe du monde de foot. Il y avait là quelque chose qui m'avait bouleversé. Cette folie qui s'enclenche et elle, elle n'était pas au courant, des millions de personnes étaient au courant et pas elle. Il y a là, je crois, une faille qui m'intéresse. Un décalage absolu

Les personnages sont déterminants, leur rôle dans la fiction aussi. Vous semblez y attacher beaucoup d'importance ?

Yves Pages. J'aime les personnages, ils sont les clés de la fiction d'autant qu'ils vivent une situation où les contradictions enrayent la routine. Je lutte contre cette force de malheur car elle produit de la passivité, de l'habitude, de la souffrance. Là, pas de révolte.

Peut-on dire que ce livre est un livre engagé ?

Yves Pages. Attention ! Je ne suis pas un militant. La littérature qui revendique son engagement m'emmerde. Mais, par contre, je revendique une littérature politique, et c'est en ce sens que la question de savoir comment il peut, par exemple, exister un pont entre l'abolition du salariat et

le langage me passionne. Il faut creuser le biais. Je refuse, en tant qu'écrivain, de signer une pétition pour les sans-papiers, car je crois être plus utile en les aidant à écrire un texte. La différence est pour moi fondamentale. Un écrivain, son savoir-faire, c'est l'écriture, pas la promo, pour avoir son nom sur une affiche – le piège est tellement évident. Il serait vain pourtant et même dangereux d'éviter la force de l'idéologie, par exemple : l'écriture style polar est devenue aujourd'hui une culture dominante, mais les Jim Thomson sont malheureusement rares.

Le monde du travail n'effraie plus, aujourd'hui, les écrivains ?

Yves Pages. Je crois que si. Encore une fois, le langage est déterminant, c'est 75 % du réel, après se greffent l'émotion et le travail sur la mémoire, l'histoire. Par exemple, le travail est une notion qui évolue. Je n'ai aucune nostalgie de la classe ouvrière telle qu'elle a pu être mise en avant à une époque. Mais j'attache une importance énorme à la mémoire et à tout ce que cet univers présente et pour lequel j'ai beaucoup de respect. Il existe en France aujourd'hui 7 millions de personnes que l'on appelle les « précaires ». Ils n'entrent dans aucun cadre déterminé, ils sont « trans-social », ils ont été radiés de l'ANPE. Ce sont des invisibles. On ne peut même plus les nommer. Alors moi, mon boulot, c'est de les nommer. Je suis furieux lorsque j'entends Martine Aubry évoquer la dignité des chômeurs : ce que veulent les chômeurs, c'est un peu plus de fric. Il y a là et ailleurs une volonté de phagocytter la langue, les mots. On mélange tout. Il faut refuser cette mélasse. Lorsqu'un élu parisien, de gauche, parle « d'incivilité des chiens dans la capitale », c'est une « novlangue », et personne ne précise ce qu'est le concept d'incivilité, cette notion développée par les flics new-yorkais et anglais. Les mots ont un sens. On ne peut pas tolérer, par exemple, l'expression aujourd'hui courante « louer son être », c'est inacceptable. Aujourd'hui, on voudrait tout breveter, le langage, les codes génétiques, etc. L'écrivain doit refuser violemment cette démarche. Alors, bien sûr, il travaille à la marge. D'où la présence de figures diagonales dans ce livre, diagonales par rapport à la société. La communauté humaine est dévorée par une finalité qui n'est pas la sienne. On voudrait nous faire croire que nous naviguons tous dans le même bateau, ce n'est pas vrai. Le travail de l'écrivain, c'est de le dire.

PROPOS RECUEILLIS PAR FABRICE LANFRANCHI

Yves Pages : Petites Natures mortes au travail. Éditions verticales. 123 pages, 85 francs.

Yves Pages sera l'invité ce dimanche à 11 heures de la toujours excellente émission Droits d'auteurs, sur La Cinquième.



JOHN FOLEY/OPALE

Le travail vu par Yves Pagès : un hymne à la poisse.

Pauvres jobs

Récits

Yves Pagès

Petites Natures mortes
au travail

D'abord le titre, *Petites Natures mortes au travail*. D'une poésie impitoyable – les natures mortes, c'est nous ; le travail, c'est le travail... En-

suite, en une prose absurde, drôle et dramatique, une liste non exhaustive des nouveaux jobs pour homme et femme d'un genre nouveau : intermutants du spectacle, diplômés mécanos en voies de garage, CDD d'aujourd'hui DCD de demain, potiches d'accueil (moins de 26 ans), juristes en fin de droits, pigistes pigeonnés sous presse, aides-soignantes à domicile non fixe, liftiers d'ascenseur social...

Un titre provocateur et une mise à mort de notre époque épique en vingt-quatre textes percutants. Certains tiennent en quelques lignes, d'autres s'étirent sur quelques pages, tous narrent la cruauté. Yves Pagès, l'auteur de cet hymne à la poisse, s'est inspiré d'une réalité vécue, ou rencontrée, ou racontée. Il donne chair à la loi du marché, au libéralisme le plus ridicule (il n'y a plus de métiers, au mieux des fonctions, précarisées, intermittentes, dégradantes) et offre à ses personnages d'infortune un peu de fiction – quelques faits inventés, quelques caractères imaginés. Eux et lui ont droit à un zeste d'évasion, un nuage de liberté, fragile échappatoire...

Parmi ces parcelles d'humanité mise en friche par la grande modernité, il y a celle, cauchemardesque, d'Alice aux pays des sans-sommeil, hantée par les vingt-huit mille codes-barres mémorisés par le mauvais œil informatique du supermarché où elle est caissière (*Chaînes alimentaires*) ; celle, tragi-comique, de José, « chômeur réinséré à quatre pattes, clebs salarié » à Eurodisney, ce « camp de travail ouvert au public » (*Pluto que rien*) ; celle, presque virtuelle, de Jean-Louis, qui « parle rapport d'activité », qui « s'applique, s'explique, s'implique », se croit indispensable dans la guéguerre économique (*Il était une fois l'aliénation*) ; et puis la dactylo (*Harcèlement textuel*), l'apprentie mitron en stage d'insertion, Solveig, 16 ans, qui n'a « ni père ni mère » mais « un frigo », petite Suédoise qui fuit la glace et se brûle de solitude (*Flux migratoires*).

On ne trouvera pas ici de misérabilisme bon teint, mais un regard, de l'humour et de la conviction. Pagès écrit net, écrit juste : ses docu-fictions cachent quelques « ressources humaines »...

M.L.

Ed. Verticales, 125 p., 85 F.

PLUTO PAR CŒUR

CHER MONSIEUR
PAGÈS, MERCI DE
VOTRE ENVOI



OUTRE LE FAIT QUE NOUS PORTONS UN
INTÉRÊT COMMUN AU SORT DE NOS
PAUVRES POULETS DE BATTERIE...



AU POINT DE VOULOIR EN SURLIGNER
LES PASSAGES DONT JE VOULAIS
ME RAPPELER...

J'ai fort goûté la plupart de
vos saines



am. bis!
LE PRED. THOMPSON

COLLECTION SÉQUENCES
seconde professionnelle
et terminale

BEP

M. Sendre-Haidar
M. Boni
E. Hoppenot



3. Entre réalité et fiction . . .



L'unanimité moins une voix

En juillet 1998, la France remporte la coupe du monde de football. Cette victoire pousse des milliers de personnes à fêter l'événement sur les Champs-Élysées à Paris où se produit pourtant, ce même soir, un terrible fait divers... Une jeune femme fonce avec sa voiture sur des passants, en tue un et en blesse une certaine d'autres... Ce tragique événement a inspiré à l'écrivain Yves Pagès une nouvelle publiée deux ans plus tard dans un recueil intitulé Petites Natures mortes au travail.



Il est presque minuit, Mado sort du Fouquet's, avenue des Champs-Élysées. Elle vient d'y claquer un dixième de sa mensualité d'institutrice. Et alors ? Ces petites folies dépensières ont un goût de revanche. Et puis, 5 quitter une banlieue déserte pour le centre ville, c'est le moindre des dépaysements en période estivale. Disons qu'elle s'est payé un dîner d'anniversaire. Pour fêter quoi ? Le trou noir des vacances scolaires. Quand les congés payés ressemblent à deux longs mois d'arrêt 10 maladie. Au menu, ni gâteau, ni bougie, juste un kir et quelques gélules en guise d'apéritif. Pour s'en sortir,

son thérapeute lui a conseillé de sortir. C'est fait. Dans le haut lieu du noctambulisme parisien, elle espérait croiser, du regard au moins, une vedette. Chou blanc, plutôt salé à l'addition. Après le repas, un film, n'importe lequel, pour distraire son célibat. 15

Au cinéma, on aurait dit une salle de classe, mais sans élèves. Vingt-cinq rangées de fauteuils vides, tant mieux.

Deux heures plus tard, Mado rejoint son automobile, sans prendre garde à la foule tapageuse qu'elle traverse en somnambule. Tant pis, elle 20 n'a plus le courage de tourner la clé du contact. Un autre cachet, et elle s'endort au volant, le corps en panne sèche. Mais les désœuvrés du samedi soir sont plus nombreux que d'habitude, 25 et agités d'une joie unanime. La belle endormie, au point mort, les met en rage. Par dizaine, comme en apesanteur, ils marchent sur le toit de sa bagnole. Mado se réveille soudain en Enfer.

Ce chahut juvénile lui rappelle certaines fins de cours... à moins que ce ne soient 30 ses échecs scolaires qui reviennent la hanter. Les yeux mi-clos, elle démarre. Personne ne s'écarte. Au contraire, la multitude se densifie à mesure qu'elle revient à la réalité.

Des cris, des fanions tricolores, et puis du sang sur le pare-brise.

Madame X. a donc commis un crime. Avec ou sans préméditation ? Difficile d'en 35 juger.



- Ce soir-là, l'équipe de France de football venait de remporter la victoire face à onze Brésiliens somnolents. Ou médiqués à trop forte dose, comme Mado. Peu importe. Avait-on le droit d'ignorer l'événement ? De faire comme s'il n'avait pas eu lieu ? Pire encore, de manifester égoïstement son malheur alors qu'une fête nationale battait son plein sur l'artère majeure de la ville lumière. Tous Français à tue-tête, sauf Mado, en son sommeil paradoxal. Tout un peuple élu à l'unanimité moins une voix. Après une nuit blanche, Mado s'est constituée prisonnière dans un commissariat de banlieue. On l'a placée en observation à l'infirmerie psychiatrique de la Préfecture de police. Et pour cause. Il faut avoir perdu sa raison sociale pour remonter seule et à contre-courant une autoroute de l'Information.
- Quant au score provisoire : un mort, cent dix blessés, dont neuf dans un état grave.



Yves Pagès, *Petites natures mortes au travail*, Éd. Verticales, 2000.

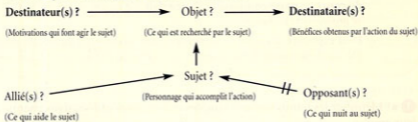
Recherches

PREMIÈRES APPROCHES

Quelles relations établissez-vous entre l'événement réel et la nouvelle que vous venez de lire ?

ANALYSE

- L'énonciation.** Le texte est-il énoncé à la 1^{re} ou à la 3^e personne ? Le narrateur est-il effacé, témoin ou personnage ? Montrez qu'il intervient parfois dans le récit. Identifiez le temps verbal dominant. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas utilisé le passé simple ?
- L'organisation du texte.** Distinguez les étapes du schéma narratif de l'histoire. Les faits s'enchaînent-ils chronologiquement ? Expliquez ce choix.
- Les lieux et la durée de l'histoire.** Où se déroulent les faits ? Relevez tous les indicateurs temporels. Pourquoi l'auteur a-t-il délimité le temps ainsi ?
- Les personnages.** Qui est le sujet de cette nouvelle ? Comment expliquez-vous son geste ? Complétez le schéma actantiel.



- L'écriture.** Caractérissez les registres de langue employés. Relevez des expressions qui sont détournées de leur usage habituel.
- La visée.** Expliquez le titre de la nouvelle ainsi que la phrase : « Il faut avoir perdu sa raison sociale... autoroute de l'Information ». Qui sont, d'après l'auteur, les divers responsables de ce drame ?

CONCLUSION

- Montrez que cette nouvelle n'est pas seulement le récit d'un fait divers mais aussi une création littéraire.